Philosophie de l'argent de SIMMEL

Partie analytique : Troisième chapitre : « L'argent dans les séries téléologiques, c.1 »

I. Introduction

La sociologie de Simmel est une sociologie singulière, qui se situe, au point de vue théorique, entre celle de Marx et celle de Weber. Pour le dire (très) vite, et au risque de quelque schématisation, « l'économique » détermine le « symbolique » dans la sociologie d'inspiration marxiste ; au contraire, dans la sociologie de type wébérien (exemplairement, dans *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme,* 1907) c'est le « symbolique » qui détermine « l'économique » ; ou, à tout le moins, la différence entre le symbolique, les modalités par exemple de la croyance en Dieu, et les conséquences concrètes de cette croyance dans la vie économique, sont « fuyantes »….

Face à ces deux grandes traditions sociologiques (d'inspiration wébérienne ou d'inspiration marxiste), Simmel a eu le souci de faire une « sociologie de la marginalité », plus « locale » ou plus attentive aux « détails » qu'aux grands mouvements sociaux ou culturels, peut-être parce qu'il avait conscience, en tant qu'enseignant juif, et en dépit de son appartenance bourgeoise, d'être lui-même « mis à l'écart » par une université allemande fortement antisémite. Comme l'écrit S. Paugam , dans sa préface à *Les Pauvres* :

> **«Mal accepté par ses confrères « chrétiens », mandarins universitaires caractérisés par un conformisme politique assez général, Simmel pouvait compter sur le soutien de Max Weber, un des rares sociologues allemands souverainement au dessus de cette mêlée. Mais malgré ce soutien et la grande popularité de son enseignement universitaire, Simmel a dû attendre plusieurs décennies avant de pouvoir enfin occuper un poste de Professeur à l'Université de Strasbourg <…>. 19% des *Privatdozent* étaient de confession juive, alors que ce n'était le cas que pour 7% des professeurs universitaires ».**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

En fait, Simmel a toujours eu un regard particulier, ou « décalé » sur la société et les liens sociaux. Il ne s'agit pas pour lui de voir dans les causes économiques les raisons des structures symboliques de la société (Marx), ou dans les raisons symboliques les causes du comportement économique des agents (Weber), mais il s'agit de **« déceler dans chaque détail de la vie le sens global de celle-ci ».**

Comme l'écrit Patrick Watier (*Georg Simmel, Sociologue) :*

> **« Parmi ses apports toujours actuels, je retiendrai…le fait que l'individu dans une socialisation est à la fois à l'intérieur de celle-ci tout en pouvant pour une part de lui-même être en dehors, le conflit inéluctable entre individu et société <…>. On a essayé de rendre compte du regard particulier que Simmel porte sur la société en faisant appel à la position de l'intellectuel sans attaches ou du marginal, pour qui les choses ne vont pas de soi, marginal par l'ascendance juive, marginal par la position dans l'institution académique <…>. Contemporain de Durkheim et Weber <…>, Simmel propose à travers ce qu'il nomme un regard sociologique une analyse des processus par lesquels les individus se lient et se savent liés les uns aux autres. <…>. Les mises en forme plurielles, esthétiques, culturelles, philosophiques, sociologiques, religieuses, etc., s'emploient à saisir chaque fois de façon limitée un aspect d'une complexité irréductible ».**

Avec l'argent, aussi bien qu'avec la mode, le couple, la femme ou la ville, qui constituent les autres sujets de prédilection de la sociologie simmelienne, il s'agit toujours d'analyser une réalité irréductible, qui est au cœur des échanges sociaux entre les hommes… Ce n'est ni l'économique qui détermine le symbolique, ni le symbolique qui détermine l'économique, mais les deux sphères, symboliques et économiques, de l'existence humaine ne cessent d'interagir l'une sur l'autre : si bien que devant des corrélations si complexes, on ne sait plus ce qui est cause et ce qui est conséquence dans la construction du « lien social ». Comme Simmel l'écrit dans la préface à la *Philosophie de l'argent :*

> **« Il s'agit de construire sous le matérialisme historique (Marx) un étage laissant toute sa valeur explicative au rôle de la vie économique parmi les causes de la culture spirituelle, tout en reconnaissant les formes économiques elles-mêmes comme les résultats de valorisations et de dynamiques plus profondes, de présupposés psychologiques, voire métaphysiques ».**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Pour Marx, les représentations du monde sont en effet des expressions idéologiques de la situation que les différents agents occupent dans le champ social, si bien que nos adhésions les plus intimes, notre rapport à Dieu, à nos amours, à la culture, sont des fonctions complexes de notre rapport à l'argent. Un prolétaire, qui vit de son salaire, qui a un patron, n'a ni les mêmes goûts, ni les mêmes amours, ni les mêmes divertissements, qu'un bourgeois qui pourrait ne pas travailler pour vivre. (La définition du « bourgeois », catégorie très floue, aussi relative et discutée que celle du « pauvre », est aujourd'hui réactualisée dans la sociologie d'inspiration marxiste : sera considéré comme « bourgeois » non pas celui qui possède « les moyens de production », des rentes ou des actions, mais celui qui pourrait vivre, s'il vendait tous ses biens, avec un salaire mensuel supérieur au salaire médian des français.)

Pour Simmel, de manière plus nuancée, le rapport à l'argent n'est ni le ressort de l'histoire, ni un épiphénomène sans importance (un rapport fictionnel), mais un « détail révélateur » de notre modernité.

Or la thèse de Simmel est simple : la promotion de l'individu en Occident dans les Temps modernes, après la sortie du moyen âge, est liée à une promotion sociale et idéologique de l'argent, sans qu'on puisse dire si ces revendications de nouvelles libertés et de nouvelles égalités sont la conséquence du développement économique, ou si c'est au contraire les nouveaux phénomènes financiers qui ont induit des changements dans la conscience morale et politique de chacun.

On soulignera enfin, comme pour *L'Avare* de Molière ou *l'Argent* de Zola, la singularité du titre de Simmel : *Philosophie de l'argent.*

L'idée d'une sociologie de l'argent n'a en soi rien de surprenant. L'argent étant l'un des liens sociaux les plus essentiels, toute étude de la société (sociologie) est une étude des échanges, et donc du rôle, de la fonction, de la nature, de la présence, voire (dans certaines sociétés) de l'absence, de moyens de paiement (fiduciaires ou non fiduciaires).Inversement, la philosophie étant depuis Socrate la « recherche désintéressée » de la vérité, et l'argent, au contraire, la figure même de l'intérêt, il y a semble-t-il une opposition à la fois historique et essentielle entre philosophie et argent (commerce), tout de même que le philosophe, qui sert gratuitement la vérité par le discours, se distingue ou prétend se distinguer radicalement du sophiste, qui se sert du discours pour son intérêt. (cf. M. Hénaff, *Le prix de la vérité*). Si le syntagme « sociologie de l'argent » touche quasi au pléonasme, « philosophie de l'argent » est presque une alliance de mots….

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

Mais le mot de « philosophie » indique ici deux choses : il s'agit, premièrement, de penser l'argent pour lui-même, dans sa réalité, dans toutes les dimensions de l'existence collective, mais sans le réduire à l'une de ces dimensions. Philosopher, c'est penser la chose telle qu'elle est, ou pour elle-même. Mais cela suppose, secondement, d'accepter cette réalité et, comme le disait Spinoza, de « ne pas rire, de pas pleurer, de ne pas se moquer, mais de simplement comprendre ».

II. L'argent, entre moyens et fins dans les « séries téléologiques »

Simmel analyse l'action selon un schéma classique : agir, c'est chercher à atteindre une fin en mettant en place des moyens. Mais devant tous les moyens possibles qui permettent d'atteindre une fin, l'argent nous libère de l'angoisse du choix des moyens. Plutôt que de devoir choisir tel moyen contre tel autre, l'argent nous permet d'attendre, de prendre du recul, car nous savons qu'avec l'argent, nous pourrons disposer probablement, au moment voulu, du moyen qui correspondra au mieux à la fin recherchée. L'argent est « un moyen absolu », le « moyen en soi », le moyen qui permet de se procurer ou d'accéder à tous les autres moyens, en nous libérant provisoirement de l'angoisse de la décision.

> **« Dans ses formes achevées, l'argent est le moyen absolu <…>Il démontre et exprime sans doute le plus nettement que l'homme est « l'animal fabriquant d'outil », ce qui se relie évidemment au fait qu'il est aussi « l'animal s'assignant des fins »…L'idée de moyen caractérise en général la position de l'homme dans le monde : il ne se trouve pas enchaîné comme la bête aux mécanismes de la vie instinctuelle, ni à l'immédiateté du vouloir et du jouir, mais il ne dispose pas non plus ce pouvoir direct –tel que nous l'imaginons chez un dieu- où la volonté en soi réalise déjà le voulu <…> Le moyen trouve sa réalité la plus pure dans l'argent : n'est-il pas le moyen concret coïncidant très exactement avec son concept abstrait, le moyen en soi ? »**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III. L'argent, ce « plus » : la valeur de la liberté et du choix ajoutée à la valeur de chaque bien singulier

Si l'argent, est un « moyen en soi », le « moyen absolu », qui n'est plus relatif à une fin déterminée qu'il s'agit d'atteindre, il nous donne ainsi la liberté même du choix. L'argent, c'est la liberté.

> **« Un outil prendra d'autant plus de sens et de valeur qu'il peut éventuellement servir à un plus grands nombre de buts…La valeur d'une somme d'argent particulière dépasse la valeur de chaque objet particulier qu'on peut obtenir en échange, car elle accorde la chance de choisir tel objet au lieu de tel autre, dans un cercle de dimension illimitée <…> C'est pourquoi la valeur d'une somme d'argent donnée est égale à la valeur de chaque objet particulier dont elle constitue l'équivalent, *plus* la valeur de la liberté de choix offerte entre un nombre indéterminé d'objets pareils ».**

Certes, s'il y a une équivalence globale entre l'argent, pris dans son extrême globalité (l'ensemble des moyens de paiement disponibles) et la totalité des biens qu'il permet d'acheter, la valeur de chaque somme particulière est en réalité supérieure à la valeur particulière du bien que permet de posséder cette somme.

E*n gros*, et par principe, la valeur de l'argent est l'équivalent exact des biens disponibles, ou qu'il permet d'avoir. Pour Stuart Mill, l'argent n'était ainsi qu'un « voile », qui mesurait nominalement la richesse, la vraie richesse, la richesse réelle, résidant quant à elle dans les choses. Mais ce qu'Aristote, Adam Smith ou Stuart Mill n'avaient pas vu, selon Simmel, c'est qu'il n'en va absolument pas de même *dans le détail.*

Dans le détail, l'argent que j'ai dans la main vaut *plus* que le bien que l'on pourrait me donner en échange, puisqu'il vaut la valeur de ce bien, avec, « en plus » ou « de surcroît », la possibilité d'acheter autre chose. Les vendeurs le savent bien qui, en général, essaient d'attirer le « chaland », c'est-à-dire de les persuader de faire usage de cette valeur de liberté, qu'intègre de manière invisible la valeur de l'argent, en faveur de leurs produits.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

IV. L'argent : « l'or du temps » (Breton).

Mais si l'argent, c'est la liberté, c'est surtout la liberté d'attendre, pour faire le meilleur choix, ou choisir le meilleur moyen en vue de la fin (*telos*) que l'on s'est donnée.

> **« la possibilité de choix que renferme l'argent, comme moyen abstrait, ne s'applique pas seulement aux marchandises offertes toutes à la fois, mais aussi aux moments de son utilisation ».**

L'argent est le « *kairos* », le « bien selon le temps » (Aristote) réalisé, matérialisé…Non seulement la somme d'argent que j'ai dans la main vaut paradoxalement « plus » que le bien que l'on me donnera en échange, mais j'ai dans ma main, comme l'avait déjà remarqué Aristote, du « temps ». Si le blé est périssable, l'argent ne l'est pas, et il permet d'échanger dans le futur le fruit d'un travail passé, tout de même que si l'argent, dans sa présence monétaire et économique, était une synthèse entre les efforts du passé et les jouissances de l'avenir. Non seulement l'argent met au jour des possibles, des choix, mais articule concrètement le passé à l'avenir, dans le présent de la décision. Si le temps, c'est de l'argent, parce que le temps est un bien très nécessaire et parfois très rare, l'argent, c'est fondamentalement du temps, et le temps est en un sens un « luxe ». C'est d'ailleurs ce luxe que paie l'emprunteur à son créancier.

> **« De cette valeur spécifique de l'argent <réalisation de la liberté et de la possibilité d'attendre> découle donc la prépondérance du donneur d'argent sur le donneur de marchandise ».**

V. L'argent, comme amortissement du désir, comme « avantage du désir le moins fort »

Si l'argent, c'est la liberté et le temps, il permet aussi de ne pas être prisonnier de la brutalité d'un désir qui chercherait « à tout prix » à se réaliser. L'argent permet d'attendre, c'est-à-dire non seulement de prendre du recul, mais d'amortir son désir. Or l'homme qui a un désir amorti, qui introduit entre le bien désiré et le mouvement qui conduit à sa possession un « temps de réaction » que mesure précisément, aussi, nos moyens financiers, est sans aucun doute plus lucide, plus à même d'agir au mieux, et plus intelligemment, qu'un homme qui ne peut pas, comme on dit vulgairement mais si justement, « se payer le luxe » d'attendre.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Comme le fait étrangement remarquer Simmel, celui qui désire ou aime moins est toujours avantagé par rapport à celui qui aime plus ou trop :

> « **Dans toute relation fondée sur l'amour, le moins aimant est avantagé… dans l'échange marchandise contre argent, le donneur d'argent est d'ordinaire le moins désirant »**.

N'oublions pas, en effet, que dans *L'argent* de Zola, c'est bien celui qui a le plus d'argent, « l'homme assis sur un milliard », Gundermann, qui aura raison de Saccard, parce que « le riche » (Gundermann) peut attendre que le « pauvre » (Saccard) fasse une erreur. La patience est une force, qui permet de calculer au mieux ce qu'il faut faire et d'attendre le « bon moment » pour le faire (*kairos*). Le manque d'argent au contraire conduit à agir trop vite ou de manière trop risquée ; il augmente la puissance du désir (on désire avec plus de véhémence ou de force), quand l'abondance d'argent accroît le pouvoir du désir (on désire avec plus de lucidité et de persévérance). Toute l'intrigue du roman zolien de 1891 illustre cette notation « psychologique » de Simmel : Gundermann, la « tortue » calculatrice, foudroie « le lièvre » instinctif Saccard, qui veut « coûte que coûte », « à en crever », atteindre le cours des 3000 f., pour prendre l'avantage sur son adversaire. Le manque d'argent est donc, enfin synonyme de manque de temps, et donc de précipitation et de risque

VI. L'argent comme « possibilité du mépris »

Non seulement avoir de l'argent, c'est avoir de la liberté, du temps et de la lucidité (amortissement aussi bien que plus grande persévérance du désir) ; mais c'est surtout avoir le luxe suprême de pouvoir le mépriser.

> **« Celui possède de l'argent au-delà d'une quantité donnée en retire l'avantage supplémentaire de pouvoir le mépriser. Le genre de vie qui n'a pas à s'inquiéter des prix comporte un charme esthétique sans pareil, il décide de toute acquisition selon des points de vue objectifs, exclusivement accordés au contenu et à l'importance des objets eux-mêmes »**

Par cette idée de « mépris », il ne s'agit pas de « dire » du mal de l'argent, mais tout simplement de l'ignorer ou de n'y plus penser. L'idéal d'un « style de vie » convenable face à l'argent est finalement, pour Simmel, assez simple. Il ne s'agit pas de trouver une « juste mesure », ou de rappeler les vertus d'un « bon usage », ou d'une bonne « *chrésis* », qui permettrait au pauvre d'être assez riche, s'il est assez sage, et dont l'absence ou le défaut rend assez pauvre le riche, qui n'en aura jamais « assez »… Il ne s'agit pas non plus d'avoir un « esprit de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

pauvreté », ou simplement un vrai « sens de la modération » ; mais il suffit, pour Simmel, d'avoir assez d'argent pour pouvoir accéder aux biens souhaités, et ne pas sentir la douleur de la frustration.

Précisément, il convient d'avoir assez d'argent pour pouvoir jouir du monde et des choses, et non pas de faire comme l'avare ou le prodigue, c'est-à-dire remplacer les choses désirables par le désir de leur seule valeur monétaire, et ne plus pouvoir ainsi jouir des choses parce que l'on ne peut plus jouir que de l'argent. L'argent donne, aux hommes qui en ont assez pour vivre comme ils l'entendent, une « grâce », celle de se faire oublier ; et ceux qui ont la « grâce » de pouvoir oublier l'argent, d'oublier la valeur de l'argent pour ne plus penser qu'à la valeur des choses, ont ce prestige social que donne, non la richesse monétaire, mais une vie « riche », accomplie, qui ne s'embarrasse pas des soucis de la subsistance, mais de la substance même de ce qui est vécu. L'argent est une grâce, s'il nous permet de profiter des choses de la vie, et d'enrichir ainsi nos vies ; mais il est une « disgrâce » si, par son manque ou son obsession, il nous fait confondre le mouvement qui nous porte vers l'existence, et son accomplissement, avec celui qui nous porte vers les « richesses »

VII. LE « SUPPERADDITUM » de l'argent : de la possibilité de la valeur à la valeur de la possibilité :

En synthétisant tout ce qui précède (l'argent, c'est la liberté, le temps, l'amortissement de nos désirs, et finalement la grâce d'une vie vraiment « riche »), on peut conclure qu'il y a, dans toute somme monétaire disponible, beaucoup plus que la seule « valeur » économique des biens qu'elle peut « offrir » en échange. Il y a un « plus » symbolique à la valeur économique de la monnaie, et ce « plus symbolique », ce surcroît d'intérêt social et humain qu'il faut attribuer à l'argent n'a rien de « symbolique », au sens où l'on dit « symbolique » les choses sans importance, ou qui ne compte guère. Au contraire, c'est ce « *superadditum* », ce « surcroît » de valeur symbolique rajoutée à la simple valeur économique, qui fait la véritable valeur de la monnaie, son caractère presque inestimable ou difficilement réductible au « marché ». Comme l' « euro symbolique » que l'on verse parfois à titre d'excuse peut s'identifier à une chose sans importance (« symbolique »), ou au contraire à ce qu'il y a plus important, de plus significatif (de plus hautement « symbolique ») dans la peine, le « *superadditum* » de l'argent est à la fois économiquement quasi invisible, mais constitue socialement et humainement ce qu'il y a de « capital » dans tous les « capitaux ».

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

« Le *supperadditum* de la richesse n'est rien d'autre qu'une manifestation particulière de cette essence métaphysique de l'argent en vertu de laquelle il dépasse chacune de ses utilisations particulières et, puisque moyen absolu, impose la possibilité de toutes les valeurs en tant que valeur de toutes les possibilités ».

Si l'argent c'est la réalité économique de la valeur, la mesure de ce que valent les choses, c'est aussi la valeur de la liberté, du temps, de la lucidité, de l'accomplissement de soi-même, toutes choses qui n'ont pas de prix, « la valeur de toutes les possibilités ».

VIII. L'aura ou l'auréole de l'argent :

Cette valeur sociale et humaine, symbolique, de l'argent, au-delà de sa stricte valeur économique, est même la raison pour laquelle l'homme qui a de l'argent apparaît comme entouré d'une forme de prestige ou d'une aura sociale, qui ne tient pas uniquement à une vulgaire fascination ou jalousie à l'endroit de celui qui a « plus » que nous :

« Le riche, du même coup, n'agit pas seulement par ce qu'il fait, mais par ce qu'il pourrait faire ; bien au-delà de ce que ses revenus lui procurent réellement, et dont d'autres font aussi leur profit –la fortune est enveloppée par un cercle d'innombrables utilisations possibles, comme par un corps astral qui s'étend par delà ses dimensions concrètes. »

Si Bergson a raison, et que notre corps soit la somme de toutes les possibilités qui y sont ajoutées (avec le téléphone, j'entends jusqu'à New York, et en un sens, mon corps est comme prolongé par tout ce que ma civilisation m'ouvre d'opportunités techniques), mon corps intègre en réalité toute la puissance que m'offrent les moyens, y compris les plus extérieurs à mes organes, qui s'offrent à moi. L'homme qui a de l'argent a le « moyen absolu », le « moyen en soi », dit Simmel ; et donc son corps est donc comme enrichi de l'ensemble des possibles qu'induit la possession d'argent. Lorsque Madame Caroline cède à Saccard, elle ne lui cède pas pour des raisons un peu vulgaires, comme l'appât du gain (C'est au contraire la Comtesse Sandorff qui « couche » pour obtenir des informations sur les marchés, qui « couche » sinon pour l'argent, à tout le moins pour la « passion du jeu » et pour en, avoir toujours « plus »). Mais Madame Caroline est touchée sincèrement, honnêtement quoique provisoirement, par le charme de Saccard au moment même que celui-ci commence à faire prospérer l'Universelle.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

Ce n'est pas le goût grossier de la richesse qui a raison de Madame Hamelin (elle n'a que faire de cette richesse, qu'au fond d'elle-même elle n'estime pas), mais tout simplement, si Simmel a raison, le charme corporel de l'homme qui est comme « enrichi » de tous les possibles qu'apporte l'argent, qui incarne et a fait sien tous les moyens pour obtenir toutes les fins (culturelles, humaines, de plaisir) que cristallise le pouvoir financier. Saccard, ce n'est pas simplement cet homme énergique, volontaire, inventif, c'est aussi l'auréole, le prestige social de la « richesse », c'est-à-dire que son corps a comme invaginé la liberté, le temps, la puissance du désir, la grâce, toute la symbolique en somme de la puissance monétaire et des moyens indéfinis qu'elle apporte. L'homme riche est comme « beau », « lumineux », et ceux et celles qui s'abandonnent à lui, ne le font pas tant souvent par un intérêt un peu sordide, que par ce qu'ils sont gagnés par une forme d' « halo poétique ». La Bruyère remarquait déjà que Phédon et Giton, le riche et le pauvre, n'avaient pas la même façon de parler, de regarder et de marcher : l'argent se lit sur le corps et sur les visages. Ce n'est pas simplement une question de beaux habits, ou d'arrogance, mais l'incorporation intime de mon statut social, et du corps social, à mon corps biologique, qui modifie jusqu'à ma manière de penser et de voir le monde.

IX. L'argent dans la sociologie de la marginalité

L'argent ne change pas uniquement l'aura des individus, et leur prestige social, voire leur prestance physique. Il change aussi la perception qu'une société peut avoir de ses communautés marginalisées ou ostracisées, dès lors que celle-ci commencent à gagner de l'argent. L'argent, ce n'est pas simplement la liberté (individuelle), c'est aussi la conquête de l'égalité pour des groupes humains méprisés :

« De par son rôle de moyen s'élevant au-dessus de toute fin particulière, l'argent devient le centre d'intérêt et le domaine propre de ces individus et de ces classes auxquels leur position sociale interdit toutes sortes de vidées personnelles et particulières. »

Simmel souligne ainsi que, traditionnellement, les questions d'argent sont réservées aux classes proscrites. Dans l'Antiquité, les banquiers étaient souvent des affranchis, comme Pasion, à Athènes, tout de même qu'en Inde, les « Parsis », qui appartenaient à une classe particulièrement basse, pouvaient paradoxalement trafiquer du commerce et de la monnaie. Ce phénomène n'est en soi pas bien mystérieux, pour au moins trois raisons :

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

D'abord, le commerce d'argent est, au principe, assez simple, et ne demande que peu de formation intellectuelle. (On n'est pas toujours en face des « sophistications » financières de l'Universelle !) On pourra toujours souligner combien Zola considère, tout au rebours, que les affaires de la bourse son complexes et embrouillées !

> **« le pur commerce de l'argent requiert moins de préalables techniques que toute autre activité lucrative, et donc se soustrait plus aisément aux contrôles et aux ingérences »**

Ensuite, si les classes «socialement ostracisées » sont souvent des classes étrangères, les étrangers ont fréquemment conservé des liens avec leurs pays d'origine, ce qui facilite bien les transactions (On pourra penser ici au personnage « interlope » de Sabatini dans *l'Argent*, dont on ne sait trop au juste avec quelle région de la Méditerranée, il est en relation…) L'argent est le lien très abstrait qui relie les hommes, et ceux qui sont déjà reliés entre eux, en dépit des distances géographiques, sont les mieux à même de s'occuper des opérations financières impliquant des régions et des biens physiquement très éloignés.

Enfin, puisque le commerce de l'argent est souvent vu comme une activité indigne, il n'est pas étonnant que s'y livrent en priorité ceux qui n'ont socialement rien à perdre, qui n'ont aucun « capital symbolique » ou à qui on dénie la moindre respectabilité dans la Cité. C'est si vrai que, si l'argent permet aux classes « méprisées » de sortir un peu de leur « ghetto » culturel ou politique, de se « reclasser », l'homme qui se livre au commerce d'argent est toujours un peu « déclassé » ou « mal vu ».Il suffit de penser ici à la quasi honte qu'éprouve « son Excellence Eugène Rougon », le ministre, à l'endroit de son frère Saccard :

> « **Et puisque l'individu en quelque sorte privé de droit ne peut se voir interdire le domaine du pur intérêt d'argent, une association s'établit entre ces deux déterminations… Ainsi l'homme d'argent est-il vite menacé de déclassement social, au sentiment duquel il n'échappera que par sa puissance et par son rôle indispensable ».**

Mais c'est finalement grâce à l'argent que les individus « exclus » des dignités sociales peuvent se rendre indispensables : « L**e besoin d'argent crée une telle détresse qu'on va même trouver alors, finalement, la personne la plus méprisée dans son refuge le plus évité »**

Celui-là même que l'on n'aurait pas salué en le croisant dans la rue, il devient soudain nécessaire d'aller le chercher jusque dans son « ghetto », dès lors que

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Philosophie de l'argent de SIMMEL
Analyse de l'œuvre

l'on a un besoin « vital » de ses biens et de ses créances. L'argent rend fréquentables ceux qui ne l'étaient pas.

> **« L'argent a le pouvoir de procurer des emplois, de l'influence, des plaisirs, quand on est exclu de certains moyens directs de rang social, de certaines professions (fonctionnaires), de l'épanouissement personnel en résultant. ».**

C'est le paradoxe de l'argent : les « échanges économiques » sont sans doute très « froids », et bien moins « humains » que les « échanges symboliques », comme le potlatch et le système du don/contredon étudié par Mauss, où il en va davantage de la reconnaissance de la valeur de ceux qui échangent, que de la valeur des biens échangés (voir fiche 2 sur Molière). Mais les échanges économiques, avec leur dure réalité, voire leur cynisme, poussent aussi bien ceux qui n'auraient jamais échangé entre eux un salut, un sourire, une poignée de main, à parler et à nouer des relations d'affaire. Comme le disait Montesquieu, « l'esprit de commerce » pousse à la paix, et si les échanges économiques n'ont pas du tout pour principe essentiel la reconnaissance symbolique des agents, cela peut néanmoins souvent en être une conséquence accidentelle et inattendue. L'argent n'est pas exactement « froid », il est neutre, et l'argent de tous les ghettos n'a ni plus ni moins d'odeur que l'argent royal : l'argent n'a ni origine, ni destination précise, car il est l'origine de tout et il peut recevoir toutes les destinations :

> **« Simple moyen certes, mais à un degré absolu , récusant donc toute détermination objective préjugeant de lui, l'argent est à la fois *terminus a quo* menant vers tout, et l'absolu *terminus ad quem* vers quoi tout mène ».**

Cette « neutralité » de l'argent permet précisément d'instaurer entre les uns et les autres un « terrain d'échange », une possibilité de communication, qui peut certes supposer des tensions (voir §10), mais qui est déjà, après tout, « quelque chose ».

X. L'argent comme neutralisation des relations humaines d'amitié et d'inimitié, à la jonction de l'échange symbolique et de l'échange économique

Mais si l'argent, c'est la possibilité de la liberté pour l'individu (1), et la possibilité de l'égalité pour les communautés religieuses ou ethniques marginalisées (2), ce n'est en aucun cas la fraternité (3).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

En un sens, il faut même dire que, à l'intérieur d'une communauté, l'argent introduit peut distendre les liens entre les uns et les autres, puisqu'il est synonyme, pour chacun en particulier, d'une plus grande promotion de la liberté individuelle, et d'une plus grande autonomie au regard du groupe et de ses systèmes de solidarité. Il y a une « dialectique » de l'argent : il permet d'établir des relations entre des êtres qui, jusqu'alors, se méprisaient, et il distend les relations familiales et communautaires (avoir de l'argent, pour Cléante, ce n'est plus avoir à dépendre de son père Harpagon). L'argent dissout les « fraternités » traditionnelles, dans la mesure même où il peut l'emporter sur les préférences affectives ou religieuses, tout de même que le Marquis de Bohain se moque bien du caractère « catholique » de l'Universel, lorsqu'il trahit Saccard, pour tout simplement ne pas perdre ses fonds. L'argent, par son caractère neutre, peut prendre la place de toutes les fins politiques ou confessionnelles, et s'il n'a aucune « moralité » (dit-on), c'est aussi qu'il n'est marqué par aucune identité.

En réalité, l'argent ne suppose aucune relation fraternelle, tout de même qu'une hostilité trop franche ou trop prononcée empêche, normalement, tout échange économique. Comme l'écrit Simmel :

> **« Le partenaire le plus indiqué pour le commerce d'argent est la personnalité qui nous est intérieurement tout à fait indifférente, et qui se trouve engagée ni pour nous, ni contre nous ».**

Si l'argent est synonyme de liberté individuelle, il n'implique aucun rapport d'amitié ou d'inimitié. **« La signification de l'étranger pour le système monétaire me paraît condensée, comme dans une miniature, dans ce conseil que j'entendis donner un jour : il y a deux espèces d'hommes avec lesquels on ne doit jamais faire d'opérations financières, l'ami et l'ennemi.**
1/ L'objectivité indifférente du commerce d'argent, dans un cas, entre en conflit, de manière jamais totalement soluble, avec la nature personnelle de la relation ;
2/ Et, dans l'autre cas, elle laisse un vaste espace aux intentions malveillantes, dû à ce fait que les formes juridiques de l'économie monétaire, ne sont jamais assez preécise pour exclure à coup sûr la nuisance délibérée. »

L'argent est « étranger », il est « l'étranger » ou « l'affaire des étrangers », et peut autant rapprocher les hommes que les rendre, surtout, étrangers les uns aux autres.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

L'argent rapproche et l'argent éloigne les hommes. Support des relations impersonnelles, et donc de la liberté individuelle, il permet aussi bien la promotion de groupes humains, tout en les fragilisant et en rendant moins nécessaires pour chacun leurs systèmes de solidarité. C'est sa dialectique propre, à la rencontre de la liberté nouvelle, des revendications d'égalité et des problèmes de fraternité, qui caractérisent la civilisation européenne depuis la Renaissance.

Christophe CERVELLON
ancien élève de l'ENS,
professeur agrégé de philosophie en classes préparatoires à l'IPESUP

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.